

XYZ. La revue de la nouvelle

Celle

Dany Tremblay



Numéro 58, été 1999

Bals

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, D. (1999). Celle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (58), 67–70.

Celle

Dany Tremblay

Cette histoire a débuté au bureau. À cause de la grosse fille. Par sa faute, me voilà coincée dans les toilettes.

Depuis que je suis haute de même, j'ai peur. J'ai toujours mal filé au travers du monde. Sur la rue, je cours presque, les yeux baissés pour que surtout on ne me drague pas. J'achète par catalogue; au bureau, je me méfie des nouveaux venus; dans le taxi, du chauffeur qui louche; dans l'appartement, du livreur qui avance plus loin que le pas de la porte; dans le couloir, de mon voisin avec ses lunettes comme des loupes. J'ai peur de moi et des gestes possibles; des hommes et du désordre; du noir, surtout du noir. Il m'arrive de ne pas trouver le sommeil, à cause du feu qui risque de prendre la nuit, de la terre qui peut trembler. Mes peurs ont toujours existé; d'aussi loin que je me souviens.

Bien sûr, au début je les contrôlais, elles ne me retenaient qu'en de rares occasions. Mais elles ont fini par être partout, contrainte à aller nulle part. Personne ne semblait remarquer jusqu'à cet incident bête: c'était le matin, l'homme chauve du comité social a proposé la cabane à sucre.

— Je ne peux pas, me suis-je empressée de répondre.

Ils se sont tournés vers moi. J'avais provoqué ce que je cherchais à fuir. Je me suis appliquée à lisser le col de ma chemise. « Hors moi, rien n'est réel », a écrit Hugo quelque part, sauf que, quand j'ai regardé à nouveau, ils se trouvaient là, tous là en chair et en os, à m'observer. J'étais dans le pétrin. J'aurais dû rester chez nous, ai-je pensé.

Comme si ce n'était pas suffisant, la fille au grand talent, la grosse, a brisé le silence; suggéré que je trempe dans le bain pour me dessaler de mes peurs.

— T'es pareille à une soupe dans laquelle on a échappé la salière, a-t-elle déclaré pour être entendue de tous. Est foutue, faut en refaire une. T'as pas le choix. Va falloir que tu te refasses. Commence par les trempettes dans le bain, on sait jamais.

Elle m'a souri ; son auditoire a éclaté de rire. Imaginez, des trempettes dans le bain.

Je n'ai pas diné, à cause du motton. Je suis demeurée là à me mordiller les lèvres, à tourner retourner la plume fontaine dans ma main, « des trempettes dans le bain » dans ma tête. Le soir, j'ai rempli la baignoire histoire de tuer le mauvais assaisonnement. J'ai trempé dans l'eau jusqu'à ce qu'elle tiédisse, que j'en aie des frissons. À foison je redisais : trempette pour dessaler, trempette pour dessaler, pour dessaler, dessaler, saleté. Je gardais les yeux fermés et reprenais ma rengaine après m'être enfargée dans les termes ou assoupie. J'y ai passé la nuit.

Le lendemain, j'avais une mine épouvantable. Celles qui avaient manigancé m'accueillirent.

— Y a d'l'air fatigué not ti guibou !

— Tanne-la pas. Y avait tellement de courants de peur par chez elle, que c'était dur de dormir.

La grosse au grand talent a posé la main sur moi, dit :

— Mon Dieu, quelle mine tu as ! Ça te fait pas peur ?

Les larmes m'ont monté aux yeux. J'ai eu envie d'une glace pour vérifier leurs dires. Je me suis dépêchée de gagner mon bureau, d'en démêler le fourbi. C'était la faute du bain si j'avais mal dormi, pas de mes peurs. Je l'avais lu : un traitement efficace entraîne des effets. Je ne devais pas m'inquiéter, encore moins être peinée par les commentaires de ces jalouses.

La journée parut interminable. Je manquais de sommeil. Impossible de me concentrer, de classer, corriger, de ne pas remarquer les sourires entendus. Je ne songeais qu'au soir, au bain, le miroir embué, la vapeur qui monte redescend, mouille la céramique. Ça devenait une obsession. J'étais persuadée que ça marcherait.

Je me suis calée jusqu'au cou dans l'eau fumante, endormie ; réveillée à quelques reprises. Je me délectais à l'idée qu'un de ces quatre, je serais guérie. Je m'imaginai épater les filles au bureau ; oser même certains gestes. Elles seraient forcées de me regarder autrement. Peut-être aussi trouverais-je un homme. Je me rendormais. Ça ressemblait au bonheur.

Au matin, j'ai émergé de là courbaturée, décidée à ne pas me rendre au travail. Il me fallait un traitement choc : dix jours de bains.

Du genre à ne pas me laisser prendre au dépourvu, je pris soin de placer la radio près de moi, pour que je sache — je veux dire — si jamais survenait une catastrophe, des mesures d'urgence. Ma sœur appelle ça de l'organisation ; mon frère, des manières ; qu'importe. J'avais à portée de main des noix, croustilles, biscottes, le téléphone sans fil, au cas, on ne sait jamais. Pour tromper l'ennui, je me figurerais la mer ; songerais au type d'homme qui me plairait, à ces *choses* qu'on ne m'avait jamais faites.

Un soir, le patron a appelé. Cette situation a trop duré, a-t-il confié en trébuchant sur les mots. Le travail s'accumule ; faut engager quelqu'un. Je n'ai pas rouspété. Il m'a souhaité bonne chance, a dit regretter, perdu dans une explication sans fin sur le ne-pouvoir-faire-autrement. J'ai raccroché avant qu'il termine, compté mon avoir, composé le numéro de l'épicier. Il m'a reconnue tout de suite. Il ricanait. J'ai soupçonné les filles du bureau d'être passées. J'ai dicté à l'homme une liste comme le bras de biounneries à m'apporter. Il répétait chaque mot derrière moi. Sa façon d'étirer les syllabes m'agaçait. Il ricanait encore à la fin de notre entretien. Dans ces conditions, il était désormais hors de question de sortir avant la guérison.

J'ai emménagé dans la salle de bain avec mon chien. Pour des tas de raisons inutiles à énumérer, j'ai fermé la porte. L'animal passait son temps à me regarder. Ça me mettait mal à l'aise. Dans ces situations, j'éprouve le besoin de ranger. Je me mis à tout corder, y compris ce qui l'était. Le chien cessa de me fixer,

prit le tour de se coucher contre le pied du bol, m'ignorer, dormir. Le malaise se dissipa.

Nous avons épuisé les provisions. Je ne voulais pas abandonner malgré la menace de famine, les odeurs suspectes, nauséuses. Je croyais dur comme fer que je touchais au but.

Nous avons maigri. Mon chien avait l'œil hagard, larmoyant; pour ma part, je tenais le coup. Mais une nuit, il y a eu une tempête, des craquements singuliers dans les murs. J'ai eu peur, plus que d'habitude. La salle de bain m'apparaissait immense, bourrée de recoins, cachettes.

J'avalais de travers; le chien gémissait. J'aurais juré que l'animal percevait quelque chose qui m'échappait. Je choisis de finir la nuit dans la douche. C'était petit, hermétique, personne d'autre que moi ne pourrait s'y dissimuler. J'en ai d'abord vérifié l'intérieur, y suis entrée à reculons. Le chien a voulu me suivre. Je lui ai expliqué: on ne pouvait loger à deux là-dedans, je le rejoindrais le lendemain, il était un bon toutou. J'ai tiré sur moi la porte qui allait me couper de lui, du monde.

Je ne sais plus quel jour, quel mois nous sommes. Je sais seulement qu'il ne faut pas bouger, qu'on croie qu'il n'y a personne, comme lorsqu'on jouait à cache-cache dans les bottes de foin; où déjà j'étais une vas-y-vas-y-pas. Je me souviens, celui ou celle qui cherchait les autres comptait jusqu'à dix en se bouchant les yeux, criait *prêts pas prêts j'y vas* juste avant de venir. On n'avait qu'à l'attendre.

J'attends.